

L'histoire en spirale d'Éric Daudin

Martine Rouleau

Volume 49, Number 196, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52683ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

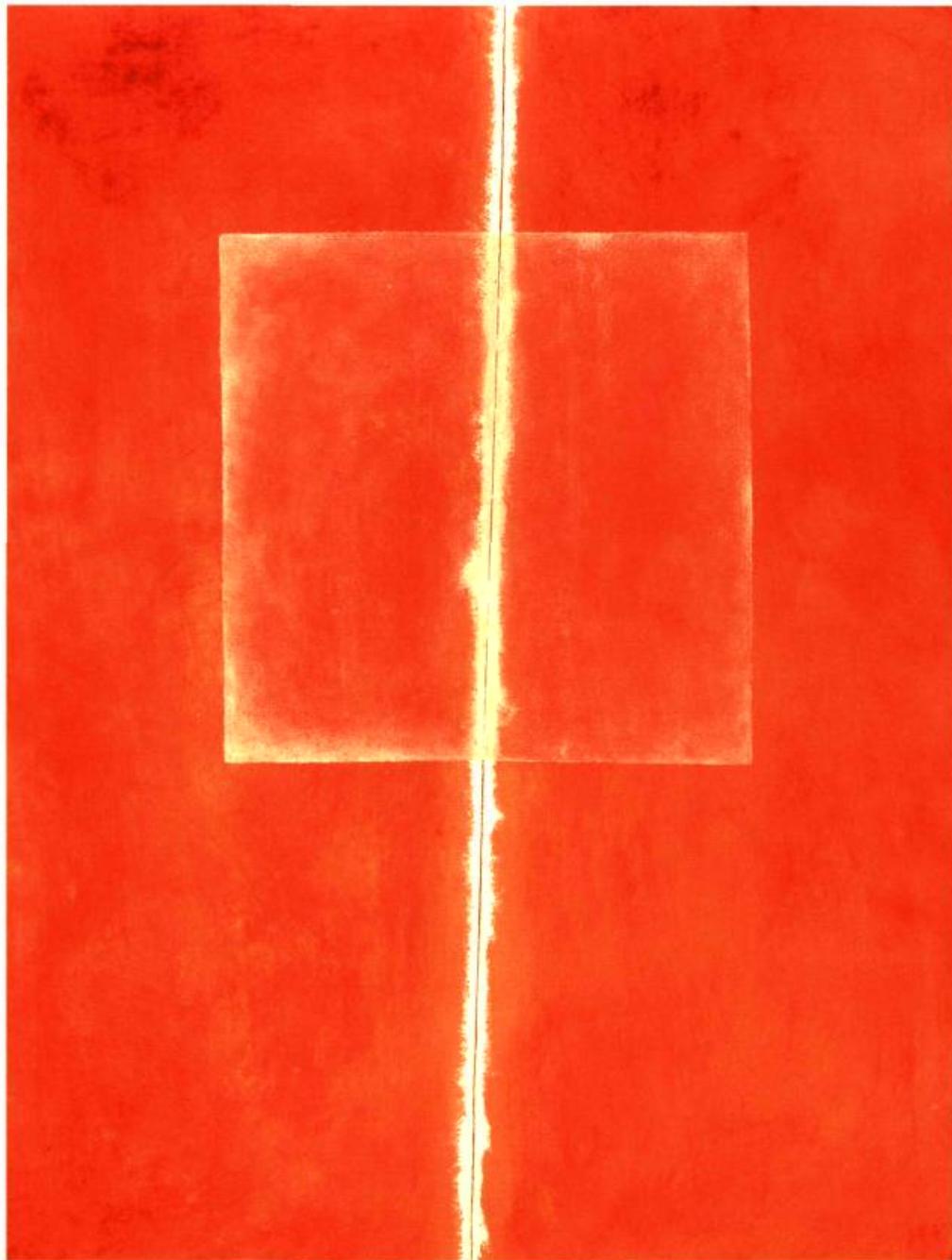
0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rouleau, M. (2004). L'histoire en spirale d'Éric Daudin. *Vie des arts*, 49(196), 66–68.



L'HISTOIRE EN SPIRALE D'ÉRIC DAUDELIN

Martine Rouleau

L'ŒUVRE D'ÉRIC DAUDELIN RACONTE UNE HISTOIRE PLURIELLE QUI SE DÉPLOIE TELLE LA SPIRALE QUE DESSINE LA SAMARE DE L'ÉRABLE
LORSQU'ELLE SE DÉTACHE DE SA BRANCHE POUR TOURBILLONNER JUSQU'AU SOL. CETTE FORCE CENTRIFUGE PERMET À L'ARTISTE DONT LES SENS
SONT PERPÉTUELLEMENT AUX AGUETS, INTERPELLÉS PAR TOUT CE QUI L'ENTOURE, DE PRODUIRE UNE ŒUVRE D'UNE REMARQUABLE CONSTANCE FORMELLE
ET CONCEPTUELLE ET CE, QU'IL S'ADONNE À LA PEINTURE, À LA PHOTOGRAPHIE OU À LA SCULPTURE.

Quiconque tente de confiner l'art d'Éric Daudelin à une catégorie se trouve d'emblée face à un problème. Est-il photographe, sculpteur, peintre, joaillier? L'observation de son cheminement permet certes de tirer une conclusion: il se soustrait à toute typologie. Face au malaise que semble parfois poser la diversité de ses réalisations et de ses intérêts, il ne peut qu'exprimer de l'incompréhension. Après tout, l'inspiration est peu susceptible de suivre un chemin défriché pour un artiste qui, presque de façon compulsive, collectionne les petits accidents et les merveilles que le monde lui présente pour construire ou reconstruire une histoire qui n'obéit ni à la chronologie, ni aux conventions, mais qui progresse toujours sans jamais se répéter.

«TOUT COMMENCE PAR UN DÉTAIL»

Une terre ocre, une feuille d'acanthé, une dalle de marbre, un papier imbibé de pluie, un fossile incrusté dans un caillou, autant de détails qui captent les sens en éveil et sont happés par le vortex créateur que constitue l'imagination d'Éric Daudelin. Avant tout, il trouve des détails... ou les détails cheminent jusqu'à lui jouant le rôle d'éléments déclencheurs pour l'élaboration d'histoires. Qu'il s'agisse d'une courte fiction qui s'entame et se termine au coin d'une rue ou d'une grande épopée dramatique qui remonte aux grottes de Lascaux pour se perpétuer jusqu'à aujourd'hui, chaque œuvre est une histoire qui a trouvé son origine dans un de ces fragments autour duquel s'organise le reste du monde, tel que le perçoit l'artiste. Parfois, le concept découle tout naturellement, presque immédiatement de cette rencontre fortuite; parfois, le détail séduisant sera mis de côté pour trouver sa place dans une œuvre des années plus tard. Ainsi, des fragments de kaolin trouvés en Grèce sont devenus des éléments de sculptures environ vingt ans après que leur blancheur laiteuse eut captivé l'artiste et trouvé leur chemin jusqu'au Plateau Mont-Royal.

À ses débuts, c'est surtout la photographie qui semblait répondre au besoin de focaliser sur quelque chose de précis dans un foisonnement d'informations. Aujourd'hui, même l'appareil photo absent, l'environnement

parvient jusqu'aux sens de l'artiste par le biais de détails. Depuis quelques années, il fait surtout usage de la photographie à titre d'aide-mémoire, mais sa progression vers la sculpture, la peinture et d'autres techniques s'est avérée des plus organique. Alors que la photographie argentine lui permettait de créer des traces des éléments qui captaient son attention, il s'est lentement ingénié à utiliser ces mêmes détails comme matériau premier sur lequel pratiquer des interventions et produire d'autres détails. Il peut ainsi jouer pour les spectateurs de ses œuvres le rôle que la nature joue quotidiennement pour lui.

C'est ainsi qu'avec sa sculpture il transforme des pierres trouvées sur le mont Royal en déesses de fertilité par l'ajout d'un simple motif linéaire surmonté d'un triangle inversé. Sa peinture s'avère également une forte expression de cet intérêt proprement archéologique puisque les tons chaleureux de ses toiles et leurs textures uniques découlent des pigments qu'il crée à l'aide de terres qu'il prélève de par le monde, tamise avec soin et mélange à des huiles claires. Avec la sculpture et la peinture, Éric Daudelin ne se contente plus de découvrir les détails qui le captivent, puis de les rendre accessibles à d'autres par le biais de traces. C'est maintenant lui qui fait surgir les artefacts de civilisations dont il faut se demander si elles sont passées, à venir ou tout simplement fictives. En restant au plus près des matériaux naturels, l'artiste brouille les pistes de l'histoire — du moins celles que relatent les manuels scolaires —, mais maintient un fort lien avec la genèse de la vie.

Chaque œuvre porte la trace de la terre et témoigne d'un enchevêtrement d'histoires, celles que l'artiste veut bien nous raconter, qui mettent invariablement en scène les plaisirs du détournement. Éric Daudelin prend un *plaisir palpable* à faire dévier les objets trouvés, les techniques, sans compter les attentes, et ses œuvres sont l'expression de cette joie toute simple. Le plaisir que l'artiste prend à être interpellé par le monde qui l'entoure se

BIOGRAPHIE

NÉ À NEUILLY-SUR-SEINE, FRANCE, ÉRIC DAUDELIN A GRANDI À MONTRÉAL. APRÈS DES ÉTUDES EN ARCHITECTURE À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, IL TRAVAILLE À LA PIGE COMME PHOTOGRAPHE ET COMME DIRECTEUR ARTISTIQUE POUR LA TÉLÉVISION ET LE CINÉMA. IL A PARTICIPÉ À DE MULTIPLES EXPOSITIONS, NOTAMMENT *LA VIE EST UN SONGE À L'USINE C*, MONTRÉAL, *LES ESPACES DU SILENCE* À LA GALERIE DÉTOURS À JAMBES (BELGIQUE), *IL CARNEVALE* À LA GALERIE OBSERVATOIRE 4 (MONTRÉAL), *BLANC, NOIR ET LASSITUDE* À LA GALERIE YERGEAU DU QUARTIER LATIN (MONTRÉAL) ET *LA MÉMOIRE DES PIERRES* AU CENTRE D'EXPOSITION CIRCA (MONTRÉAL). SES ŒUVRES FONT PARTIE DES COLLECTIONS DU MUSÉE CANADIEN DE LA PHOTOGRAPHIE, DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM, DE LA BANQUE D'ŒUVRES D'ART DU CANADA, DU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC, DU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL, POUR N'EN NOMMER QUE QUELQUES-UNES.

manifeste également dans l'exécution. Le moins il y a de médiation entre l'œuvre et l'artiste, plus la satisfaction éprouvée est grande. Il prélève lui-même ses matériaux au détour de promenades et de voyages, lorsqu'il peint, il applique ainsi les pigments à la spatule sur du papier Arches. Le geste doit être vigoureux, senti, parfois même épuisant et toujours généreux. Il affirme qu'il n'utilise pas de pinceaux parce que la distance entre la main et la surface de l'œuvre est trop grande, le privant de la satisfaction que lui procure le geste créateur.

LES TENSIONS À L'ŒUVRE

L'histoire en spirale d'Éric Daudelin, c'est également le récit d'une vie qui se déploie au fil de la création, suivant les aléas de l'inspiration. Qu'il s'agisse de photographie, de peinture ou de sculpture, chaque série met en relation les acquis et expériences de l'artiste: dans les lignes et les formes géométriques se manifeste l'esprit logique de l'architecte, dans les matériaux trouvés fait surface la curiosité de l'archéologue, dans la trace créée s'exprime le souci de pérennité de l'historien. La constance esthétique qui se dégage des œuvres semble être le résultat d'un processus harmonieux, mais c'est en fait d'une grande tension entre la sensation et la logique qu'émerge chaque réalisation.

Bien que l'intuition prime dans le travail de l'artiste, elle a vite fait de se confronter à la structure, rémanence d'une formation en architecture. Cette tension est la force qui permet à la spirale de se perpétuer, d'évoluer avec régularité sans pour autant être redondante. L'exploration de nouvelles techniques résulte

également du partage entre l'envie de mettre la main à la pâte et la quête d'apprentissage et de structure. Par contre, si le plaisir du geste n'y est pas, l'intérêt pour la technique est peu susceptible de durer comme en témoigne l'entreprise rapidement abandonnée de la création d'une paire de boucles d'oreilles: l'artiste s'est lassé après avoir achevé la première...

Par contre, lorsqu'il est séduit par une nouvelle technique, il s'y livre sans réserve, presque de façon compulsive, mais ne perdant jamais de vue sa forte signature formelle. En effet, il atteint presque à tous les coups un équilibre entre les deux pôles de sa pulsion créatrice. En 2002, lors de l'exposition *Détournement* à la galerie Bernard, il présentait des œuvres dont la facture s'apparentait à des gravures piquetées d'une délicate dentelle rousse. Nuées à l'apparence végétale, elles étaient en fait des dépôts de rouille, empreintes de corrosion laissée par une plaque métallique sur le papier mouillé. Ni photographie, ni peinture, ces œuvres avaient été obtenues par le biais d'une expérience qui relevait presque de la science inductive, mais les tons chauds, le caractère organique de la trace laissée par la réaction chimique trouvait confortablement sa place au sein de l'œuvre.

La série *Les demoiselles*, présentée notamment à la galerie Jean-Claude Bergeron en 2001, alliait l'aspect chaleureux des pigments terreux aux angles et lignes architectoniques qui viennent guider la lecture des œuvres. Une ligne verticale culminant par un petit triangle inversé dont une des faces se prolonge par une ligne horizontale occupant le tiers supérieur du support évoquait un sexe féminin d'une symétrie presque parfaite. Encore une fois, la rencontre du logicien et du sensualiste s'adresse à l'imagination.

COUPS DE MER, COUPS DE FORCE

L'œuvre d'Éric Daudelin raconte aussi l'histoire de l'artiste, le cheminement qui l'a mené à réaliser *Coups de mer*. Il s'agit d'une série d'huiles sur papier, reflet d'une évolution formelle: le carré blanc qui hantait déjà ses photographies émerge ici sous une forme nacrée, presque spectrale, sur fond de pigments terreux flamboyants. La surimposition des huiles texturées et de la fragile transparence blanchâtre est particulièrement frappante dans l'œuvre *Île blanche* dans laquelle le carré aux reflets aquatiques semble presque flotter à la surface du papier. Les incendies de forêt et les débordements de la mer qui transfigurent la Côte d'Azur alors que l'automne prend le relais de l'été ont su captiver l'artiste lors d'une résidence à Antibes, en 2003.

Parfois, la ligne d'une blancheur opaque traverse la composition. Elle s'impose avec force en plein centre de l'œuvre intitulée *Sillage*, mais puisqu'elle est creusée en son centre, laissant transparaître les pigments en dessous, elle se lie tout naturellement au reste de la composition, ses limites extérieures brouillées évoquant le sable que la mer attire et repousse doucement avec chaque vague. Cette ligne se fond lentement à ce qui l'entoure, évoquant l'usure du temps.

Il y a une grande liberté dans la série *Coups de mer* qui se faisait plus sage dans les œuvres précédentes, tempérée par des lignes et des formes plus affirmées. Les oscillations rougeoyantes propres à *Embruns* illustrent bien ce dont l'intuition de l'artiste est capable lorsqu'elle s'émancipe de la logique. L'œuvre

est d'une grande pureté, la texture et les tons des pigments enflamment le regard. Mais, bien entendu, cette liberté a un pendant qui peut parfois s'avérer contraignant: résister à la tentation de continuer à intervenir sur une œuvre en apparence simple afin de la complexifier. Éric Daudelin fait ici preuve d'une grande maîtrise qui rend justice à son propos puisque c'est d'abord la tension entre les éléments qui est racontée par cette série: le feu qui ravage la végétation, la terre du Sud, les embruns portés par le vent.

Une autre force insuffle un dynamisme unique à ce projet: un jeu d'échelles. En effet, *Coups de mer* est également un concept de *land art* que Daudelin a soumis au musée Picasso et à la mairie d'Antibes. Il visait à installer un carré de marbre blanc de Carrare de sept mètres au large des remparts de Vauban de manière à ce qu'il émerge de l'eau d'à peine quelques centimètres et soit ainsi visible autant du jardin du musée que du ciel. Cette forme aurait fait écho, tant par ses dimensions que par sa situation, aux deux tours sarrasines qui caractérisent l'horizon antibois.

L'archétypal carré blanc trouvait son incarnation la plus ingénieuse: à la fois réflecteur des modulations de l'environnement et repère poétique lorsqu'il serait vu du ciel par les passagers des avions se dirigeant vers l'aéroport de Nice, *Île blanche* promettait de constituer un de ces détails mémorables grâce auxquels une histoire prend vie. Ce concept permettait à l'architecte de dialoguer librement avec l'archéologue et l'artiste. Si les responsables du musée Picasso avaient accordé leur assentiment à la réalisation du projet, cette œuvre aurait non seulement modifié la géographie d'Antibes, elle aurait changé aussi le cours de son histoire.

Qu'à cela ne tienne, il y aura toujours des détails pour inspirer de nouvelles histoires à Éric Daudelin. La spirale suit son cours. □

EXPOSITIONS

Galerie Jean-Claude Bergeron
150, rue Saint-Patrick
Ottawa
Tél.: (613) 562-7836
www.francoculture.ca/galeriejcb
Du 30 septembre au 17 octobre 2004

LE TEMPS FERA LE RESTE

Galerie Yergeau du Quartier Latin
2060, avenue Joly
Montréal
L'avenue Joly est située entre
Saint-Denis et Sanguinet
On y accède par la rue Ontario
Tél.: (514) 843-0955
Du 14 avril au 14 mai 2005

Galerie Bernard
3926, rue Saint-Denis
Montréal
Tél.: (514) 277 0770
Sculptures (exposition permanente)

¹ Il peut être intéressant de faire un rapprochement entre *Île blanche* et *Interférence* N° 20 (1999), œuvre qui illustre l'article « Penser l'art avec Éric Daudelin » de Jean-Émile Verdier, paru dans *Vie des Arts*, no 176, page 31.

Sillage
Huile et terre sur papier Arches